

Alain Françon libère « Oh les beaux jours » du carcan beckettien

Au Petit Saint-Martin, l'adaptation suggestive du metteur en scène permet à l'actrice Dominique Valadié de déployer l'étendue de son art

THÉÂTRE

Les représentations d'*Oh les beaux jours* de Samuel Beckett se suivent et se ressemblent forcément un peu, l'auteur ayant verrouillé sa pièce avec un luxe de didascalies qui précisent point par point ce qu'il doit en être des silences, du décor, des costumes, des accessoires, des gestes et du ton des interprètes.

Depuis la création de ce monologue en 1963 par Madeleine Renaud, on sait donc que la comédienne qui incarne Winnie est enfermée dans un mamelon de terre où elle s'enfoncera de la taille jusqu'au cou. Qu'à ses côtés,

sortant parfois de son terrier, se trouve Willie, compagnon quasi mutique et invisible dont la seule activité notable se limite à lire le journal en tournant le dos à ce qui se passe. Que Winnie extirpera de son sac une ombrelle, une lime à ongles, une brosse à dents, une voilette, des lunettes, un revolver. Et qu'elle monologuera jusqu'à ce que résonnent des sonneries actant la fin du jour. Ou la fin de la vie. Ou la fin du spectacle.

Alain Françon, qui revient pour la troisième fois vers l'œuvre de Beckett (il a monté en 2022 *En attendant Godot* et, en 2023, *Premier amour*) crée ce texte au Petit Saint-Martin à sa manière sugges-

tive, qui, sans avoir l'air de toucher à rien, touche à l'essentiel. On se doute que les contraintes n'ont pas déplu à ce maître de la direction d'acteur. Car s'il subsiste une marge de liberté dans la mise en scène d'*Oh les beaux jours*, elle s'exerce uniquement dans le jeu des comédiens. Alexandre Ruby se glisse, avec l'abnégation requise, dans la peau de Willie. Un rôle fondamental dans le dispositif mis en place par Beckett.

Cortège de contradictions

Dominique Valadié déploie l'étendue de son art en retenant chacune des minutes qui mènent Winnie de la pleine lumière à l'ex-

tinction des feux. Une et multiple, vamp, burlesque, sérieuse, pétroleuse, elle est au présent absolu de la profération et des émotions qui assaillent l'héroïne. Un cortège de contradictions où frictionnent l'humour et la gravité, la résignation et la révolte, la dérision et le chagrin, la légèreté et l'inquiétude. Depuis son poste d'observation, Winnie s'émerveille de la vision d'une fourmi, se désole du néant autour d'elle, s'alarme de la disparition de son partenaire, déplore (ou espère) la fuite du jour.

La représentation jouée au plus près de l'écriture est à horizons variables. Certains retiendront le crépuscule d'un théâtre qui n'a plus

de raison d'être puisque Willie, son seul témoin, regarde ailleurs. D'autres entendront le naufrage bouleversant de la vieillesse. Mais si le corps de Winnie se fossilise, sa volonté de vivre est intacte et sa parole s'émancipe grâce à l'actrice qui la libère du carcan beckettien, en faisant entendre ce qui n'est pas écrit mais aurait pu être dit.

C'est ainsi que, contre toute attente, se profilent, sous les mots et dans l'ombre du couple Winnie-Willie, les spectres d'une autre femme, Bérénice, et d'un autre homme, Titus, à l'heure déchirante de leurs adieux : « Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous/Seigneur, que

tant de mers me séparent de vous ? Que le jour recommence et que le jour finisse/Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice, /Sans que de tout le jour je puisse voir Titus. » Le drame de Beckett abriterait-il la tragédie de Racine ? Purement hypothétique, cette perspective desserre les mâchoires d'une pièce contractées sans pitié sur leur victime incarcérée. ■

JOËLLE GAYOT

Oh les beaux jours, de Samuel Beckett. Mise en scène : Alain Françon. Petit Saint-Martin. Paris 10^e. Avec Dominique Valadié et Alexandre Ruby. Jusqu'au 17 janvier 2026.